

# Le DÉFI

Numéro 18, mars 2010 , Préparé par les étudiants du cours FR 4090 6.0

## TABLE DES MATIÈRES

### *Pourquoi le thème des «tribulations» ?*

- Diane BEELEN WOODY .....p. 2

### *Nos réactions aux Tribulations d'une caissière d'Anna Sam*

- Anna AVAGYAN, Hannah GREYSON-GAITO, Marina SPICHAK..... .p. 3

### *Diverses tribulations d'une Française et d'une Canadienne hors de leur pays*

- Julie DUNEAU, Ksenia MELAMED..... p. 4

### *Tribulations des étudiants de 4<sup>e</sup> année .....en fin de parcours*

- Paloma JIMÉNEZ, Elisa COLONNA, Diana STEFANESCU, Brendon BEST, Andreea ULEIA, Sébastien BOCCACCIO.....p. 5-7

### *La langue française et ses tribulations tant pour les locuteurs natifs que pour les apprenants du français langue seconde*

- Nicole SIMONIAN, Aida DAKRAN, Angela LAROCCA, Jean Carlo CEDRONE, Daniela HERCE, Julia SIMONELLI, Amrish MANNA, Loïc LAWSON,.....p. 8-12

### *La vie contemporaine a aussi ses tribulations*

- Khedidja BENNACER, Christie BOUQUET, Stéphanie DI IANNI, Xanthi PHARDIS, Ulrich Tête-Benissan.....p. 13-16

## Pourquoi le thème des «tribulations»?

Diane BEELEN WOODY, enseignante du cours FR 4090 6.0 et directrice du Département d'Études françaises



L'été dernier, en écoutant à la radio une entrevue avec Anna Sam, auteure de l'œuvre *Tribulations d'une caissière*, j'ai été séduite par l'enthousiasme de cette jeune femme, lorsqu'elle parlait du processus de rédaction de son livre. Elle évoquait les pleins pouvoirs que lui conférait l'acte de l'écriture pour résister aux émotions de cynisme et d'amertume qui la tentaient parfois, vu sa situation de caissière, même après la fin de ses études en lettres françaises. J'osais espérer que les étudiants du cours 4090 prendraient plaisir à lire cette œuvre contemporaine, une série de réflexions sur divers aspects de la vie quotidienne et sur la façon dont les rôles que nous jouons et les outils que nous utilisons peuvent finir par éclipser notre humanité.

La réaction des étudiants était positive; dans ces feuilles ils partagent leurs propres tribulations en utilisant la technique qu'Anna Sam. On se sert de l'écriture pour prendre du recul vis-à-vis de sa propre situation, afin de mieux comprendre ses propres émotions et les présenter d'un ton léger, amusant et captivant. Des tribulations, au sens de peines, épreuves, et mésaventures, nous en avons tous. Mais les tribulations d'une « caissière »? Et voilà justement le génie d'Anna Sam. Le rôle de caissière étant dévalorisé dans notre société de consommation, l'être humain disparaît derrière l'uniforme, les machines, et l'exigence d'une performance ultra-efficace. En fait Anna Sam caissière représente chacun et chacune d'entre nous. Une caissière « encaisse » au double sens du verbe; elle reçoit l'argent des consommateurs certes mais au sens figuré et familier de ce verbe, elle reçoit des coups. Et qu'est-ce que nous encaissons? – des incompréhensions, des déceptions, et surtout des réductions aux simples rôles que nous jouons dans la vie.

Le danger d'être réduit à un rôle est omniprésent. Mon travail d'enseignante peut me faire

oublier que l'enseignement et l'apprentissage sont inséparables, comme le recto et le verso d'une même feuille de papier. Si je l'oublie, j'oublie que ces apprenants sont des êtres humains avec des rêves, des talents, des soifs et des besoins différents; je risque de les réduire à des contenants qu'il faut remplir avec des informations de toutes sortes, des règles et, bien sûr, des exceptions! Pour leur part, les étudiants peuvent oublier que l'enseignante n'est pas Mme Sait-Tout; elle est là pour créer des conditions propices à l'activité essentielle de l'apprentissage, acte qui ne s'accomplit que lorsque les étudiants s'éveillent, s'engagent, et s'impliquent. Les attentes d'une part et d'autre ne se réalisent que dans des échanges marqués par l'authenticité.

Les étudiants finissants ont aussi évoqué le doux-amer d'un projet qui arrive à son terme. Comme eux, je ressens un mélange de plaisir et de regret maintenant que j'arrive à la fin de mon mandat de directrice du département d'Études françaises. La joie des accomplissements s'approfondit lorsqu'on pense aux collaborations positives et enrichissantes sur tous les plans : personnel, professionnel, humain. Mais il y a aussi le regret des occasions manquées et des circonstances qui ont mal tourné. Les étudiants finissants aussi font le bilan de leur parcours ici à l'université York et aimeraient bien donner une coloration plus positive à quelques expériences douloureuses.

Enfin, les étudiants ont réfléchi sur la vie contemporaine envahie par diverses technologies, non sans difficultés et dangers. Récemment, dans *Le Devoir*, un journaliste regrettait l'abandon de l'écriture cursive au profit du clavier omniprésent : « *En délaissant le crayon, les gens finissent par moins développer une écriture personnelle. Leur écriture est moins rapide, plus conformiste. Le clavier modifie aussi leur personnalité et ils vont finir par se mettre à penser comme des machines* ». Ne serait-ce une autre mise en garde d'Anna Sam? L'être humain ne peut se réduire aux outils dont il se sert. Les technologies ont tendance à dépersonnaliser, à homogénéiser, et à éliminer le style unique. En lisant les réflexions des étudiants au sujet de Google et Facebook, vous découvrirez des jeunes en train d'appliquer leur esprit critique aux divers phénomènes de la vie contemporaine. Que leurs textes puissent vous inspirer à entamer des réflexions similaires.

## Nos Réactions aux *Tribulations d'une caissière* d'Anna Sam

Anna AVAGYAN, Hannah GREYSON-GAITO, Marina SPICHAK



Anna Sam, jeune femme qui a terminé ses études universitaires en lettres françaises, travaille en grande surface parce qu'elle n'a pas pu trouver d'emploi dans son domaine. Comme le travail derrière le tapis de la caisse consiste en des gestes automatiques, à un moment donné, Anna se sent transformée en robot. Cependant puisqu'elle a un diplôme en littérature, elle décide de « raconter son travail et de noter les menus incidents qui surviennent chaque jour dans la vie d'une caissière », projet qui l'a aidé à résister au robot qui s'empare d'elle. Elle devient observatrice et se met à décrire les situations particulières avec des clients, de même que les incidents à la caisse centrale. Grâce à cette expérience, elle commence à analyser le comportement humain individuel et collectif et à comprendre différemment les nombreuses personnes qui passent devant sa caisse. Elle découvre des gens très variés : faciles, difficiles, directs, complexes, riches, pauvres, généreux, mesquins, ouverts, fermés, heureux, rancuniers. Elle saisit sur le vif les petits mensonges, les petites lâchetés, les habitudes plus ou moins bizarres des clients et elle en a fait un livre qui ne ressemble à aucun autre.

Dans *Les Tribulations d'une caissière*, Anna Sam nous montre comment rire de son propre destin et des situations dans lesquelles on se trouve. Tout individu n'est pas capable de rire de soi ni de tracer ses malheurs sur un blog pour mettre le monde entier à la critique. Anna Sam a montré que loin d'être un robot capable seulement de gestes automatiques et d'un sourire officiel, elle est une femme très intelligente, amusante et ambitieuse. Son style d'écriture est limpide, facile à comprendre et, en même temps, révélateur de sagesse et de connaissances. Nous avons appris beaucoup de nouveaux mots et expressions que nous avons l'intention d'employer dans nos productions orales et écrites. Il ne nous a pas échappé non plus que cette œuvre d'Anna Sam est pleine d'ironie et de comparaisons qui montrent le gouffre qui sépare nos espoirs et souhaits de la réalité dure et souvent pénible.

*Les Tribulations d'une Caissière* offre au lecteur de multiples points de vue : ceux des caissiers, des clients et des spectateurs. Les événements sont racontés objectivement, souvent à la voix passive pour mieux révéler les sentiments des clients et des caissiers. Les

bons et les mauvais moments sont discutés et comparés. Anna Sam a aussi la capacité de voir les deux points de vue dans chaque situation, et ce, même lorsqu'elle doit se sentir humiliée vu les circonstances du moment ; c'est son détachement qui rend ce livre très drôle et accrocheur. Dans chaque client, on retrouve quelqu'un qu'on connaît ou qu'on a déjà vu... ou même -- soi-même !. Et dans la caissière on retrouve un être humain que nous avons peut-être perdu de vue. En racontant cette vie de caissière, l'auteur raconte sa propre expérience. Des histoires simples détaillant les aventures et les expériences de la caissière ont été transformées en la mission d'informer le monde entier afin d'inspirer les gens à s'améliorer sur le plan des rencontres entre êtres humains. Grâce à ses efforts d'observatrice et d'écrivaine, cette jeune femme elle-même a conquis des démons et s'est épanouie.

Nous avons bien apprécié les dimensions humoristiques de ce livre. L'auteur a une manière très amusante de décrire les situations qui se répètent tous les jours dans les hypermarchés. Anna Sam est capable de présenter des moments énervants avec détachement et humour, toujours en faisant ressortir le bon côté. Par exemple, dans un chapitre elle discute les trois questions que posent le plus fréquemment les clients. Une des questions serait « *'Êtes-vous ouvert ?* ». Avec humour et une bonne dose de sarcasme, l'auteure nous rappelle que la confusion de sa personne avec sa caisse la réduit à une machine qui ne saurait dire que « biiiiip ». Elle raconte aussi comment les parents font peur à leurs enfants en leur disant que s'ils ne font pas bien leurs études, ils finiront par devenir caissière. Sa réplique : « *Il est loin le temps où avoir fait des études conduit à un emploi de rêve. Aujourd'hui les diplômés universitaires occupent aussi bien souvent des petits boulots* ». De telles observations nous font penser à notre propre comportement quand nous faisons des achats. Se croit-on le roi ou la reine de l'univers ? Ose-t-on s'imaginer les répliques que la caissière aimerait nous faire, mais qu'elle se doit de supprimer ? En fait, dans cette œuvre, Anna Sam décrit les situations typiques de l'existence collective quotidienne, avec tout ce qu'elles ont d'ennuyeux, de frustrant, de rigolo, de touchant et d'authentique.

## Tribulations lorsqu'on voyage....

Julie DUNEAU

### Les tribulations d'une assistante à Toronto



Atterrissage réussi, bienvenue au Canada! Je quitte l'Arizona et ses 44°C et découvre la fraîcheur estivale de l'Ontario. Il fait 22°C en plein mois d'août, mais l'hiver s'annonce rude...

Les Canadiens me réservent un accueil très chaleureux : la douane. Les molosses de l'immigration sont presque attendris en me voyant débarquer, chargée comme une mule: non, les Françaises ne connaissent pas le concept du «voyager léger»! Après quelques blagues et un interrogatoire de formalité, les agents me «libèrent». Passeport tamponné en main, je quitte l'aéroport.

Oh Canada! A moi les pancakes, le sirop d'érable et le hockey sur glace! La réalité est bien moins joyeuse : la première semaine, ma visite de la ville se fait au fil des activités banales du type : ouverture de compte en banque, achat de téléphone portable, installation Internet, et acquisition d'une assurance médicale. Quel bonheur! Ma boîte mail sature. Tous mes amis du vieux continent veulent savoir comment je m'adapte au Canada : «*Ne mange pas trop de pancakes, n'abuse pas du sirop d'érable, tu vas grossir. Et sinon, t'as enfin compris les règles du hockey?*». Pas le temps de répondre, j'ai rendez-vous à l'université York .

Comme prévu, l'arrivée n'est pas de tout repos. Le chauffeur du bus me dépose au beau milieu des terrains de football. Il a plu la veille, mes chaussures sont couvertes de boue. J'arrive enfin au département d'Études françaises avec une heure et quart de retard. Heureusement, tout le monde est très sympa et souriant. Quelques futurs collègues soucieux de ma bonne intégration me rassurent, avec un regard lourd d'inquiétude: "*Tu vas voir, maintenant il fait beau, mais cet hiver... je te laisse imaginer...*"

Finalement, tout se passe à merveille. Mes étudiants ayant le même âge que moi, je suis comme un poisson dans l'eau en classe. La ville de Toronto dépasse mes attentes concernant les sorties, cinémas, restaurants. On se croirait dans une petite Europe. Au final, devenir assistant à Toronto, ça vous dit ?

Ksenia MELAMED

### Les Tribulations d'une routarde en Europe



Félicitations! Vous avez enfin reçu votre dernier chèque de paie. En plus, vous avez dit « au revoir » aux chers collègues, et maintenant vous êtes en train de revenir chez vous pour fourrer les derniers petits articles dans le sac à dos. Votre cœur se remplit de joie, car dans un jour, vous aller vous aventurer en routard. Mieux encore : un routard en Europe! On peut donc conclure que vous allez vous amuser sans arrêt, loin de tout souci. Cependant, la réalité vous réserve quelques surprises!

En 2009, j'ai été gâtée car j'ai eu l'opportunité de vivre comme routarde et je voudrais partager mes tribulations avec vous. Je vais commencer en citant la maxime suivante: « *On peut tromper une fois mille personnes mais on ne peut pas tromper mille fois la même personne* ». Il est évident que vous allez devoir affronter certaines difficultés. La première est celle de la conversion monétaire en devise du pays où vous venez d'arriver. Les touristes se font toujours arnaquer par les vendeurs, qui sont amoureux de l'agent. De plus, le taux de change est inconstant, ce qui va vous causer des casse-tête additionnels. De la même façon, il est certain que vous finirez à un moment donné par devenir la victime du ronflement des autres et que votre respiration va souffrir dans l'air suffocant d'une auberge de jeunesse typique. Je vous laisse vous imaginer coincé dans une chambre avec 10 paires de chaussettes sales et puantes, dont le parfum n'est assurément pas Chanel no 5!. Il faut se répéter :*Je suis né sous une bonne étoile!* Ensuite, vous pouvez décider de faire du « couchsurfing » chez des connaissances, vous découvrirez peut-être que vous détestez prendre une douche puisque la pression d'eau est souvent si faible qu'on préfère rester sale! Une autre complication est d'être végétarien dans un pays où les gens se nourrissent principalement de viande. Non seulement aurez-vous de la misère à trouver les produits nécessaires, mais encore sera-t-il très difficile de comprendre les conseils de natifs accueillants qui essaieront de vous expliquer où se cachent les aliments végétariens.

Est-ce que vous êtes encore enthousiaste de votre voyage si longuement attendu? Ou peut-être avez-vous déjà jeté votre sac à dos dans la poubelle la plus proche?

## Tribulations des étudiants en fin de parcours

### Paloma JIMÉNEZ – Toujours un nouveau défi



À la maternelle, on voyait le passage à l'école primaire comme le plus grand exploit du monde. De même lorsqu'on est passé du primaire au secondaire, on pensait que monter au niveau suivant avec « les grands » était presque la même chose que de monter au ciel. Lorsqu'on a réussi à terminer le bac au lycée, il n'était plus question d'un grand sentiment de triomphe étant donné le stress occasionné par la transition vers les études universitaires. Et aujourd'hui nous constatons que tout en étant fier de notre grande prouesse, on n'avait aucune idée de ce à quoi ressemblerait la dernière année à l'université.

En tant qu'étudiante finissante, je peux vous dire que si on peut supporter le stress d'un tas de travail énorme et si on est capable de faire du 'multitasking', le stressomètre n'explosera pas...mais le fatiguomètre par contre, il marquera un record.....

Premièrement, en quatrième année on tente toujours de terminer tous les crédits/cours qui nous manquent, pour ne pas être obligé de rester encore une cinquième année. Au moment de sélectionner nos cours, on se croit «superhomme» ou« superfemme» et on se croit capable de pouvoir suivre 6 ou même 7 cours, puisque *«j'ai probablement déjà appris tout cela auparavant et le cours sera facile»* ou *«comme je maîtrise très bien la langue française, ces cours-ci ne seront pas très compliqués pour moi»*. Mais au moment où on doit se réveiller trois jours de suite à 7h du matin (après s'être accoutumé les années précédents à dormir jusqu'à 11h); ou lorsqu'on doit courir comme un fou sur le campus pour arriver à temps aux cours qu'on a les uns après les autres; ou bien lorsqu'on tente de faire tous les devoirs qu'on a (puisque chaque professeur pense apparemment que son cours est le seul cours que suivent les étudiants!), à ce moment-là, on se rend compte qu'on n'est qu'un être humain en fin de compte. Par surcroît, le temps que prend tout le travail à faire entre en compétition avec le désir de s'amuser au maximum parce qu'après tout, les années d'université sont censées être «les plus mémorables».

Deuxièmement, un des aspects les plus stressants de la situation d'une étudiante finissante,

c'est la nécessité de jongler les devoirs, dissertations et examens à l'université, tout en consacrant le temps nécessaire à la recherche d'un emploi ou à la préparation des formules de demandes aux programmes d'études supérieures. On tombe vite dans un cercle vicieux : on a besoin d'activité de bénévolat afin d'optimiser nos chances d'obtenir un stage dans n'importe quelle compagnie ou établissement. On a besoin d'au moins un stage à ajouter à notre curriculum vitae pour prouver à l'école d'études supérieures qu'on est intéressé par cette carrière-là ou pour prouver aux employeurs qu'on a de l'expérience dans le domaine en question. C'est un cercle vicieux car le temps nous manque ainsi que la compréhension tardive de l'importance de ce genre d'expérience sur le terrain.

Il faudrait mentionner peut-être la dimension la plus difficile de l'état d'étudiant finissant : l'incertitude. Le mot planification n'existe plus à ce point de la vie et il est inutile d'essayer de savoir où on sera le prochain été ou en septembre prochain. Donc il ne reste qu'une chose à faire, continuer à étudier, écrire tous les devoirs dans mon agenda en espérant que cette acte de les noter saura contenir et ancrer le stress qu'ils provoquent. Au moins, avec ces tribulations vient la patience – même si à mon goût un peu trop lentement !

### Elisa COLONNA – Un seul regret



Être une étudiante finissante comporte une grande tribulation pour moi : le temps passe vite, trop vite, enfin beaucoup trop vite! Bien sûr, je suis à York depuis septembre 2006 mais il me semble que mon parcours scolaire vient tout juste de commencer. Je me souviens encore de mes premiers jours à York quand j'étais intimidée par mes profs, quand je ne connaissais personne, quand le monde universitaire m'était inconnu et mystérieux. Au début, je souhaitais en fait que les quatre ans passent le plus vite possible. C'était que j'avais envie de finir avec la quantité de travail cauchemardesque qui s'accumulait ! Aujourd'hui, cependant, arrivée l'heure de recevoir mon diplôme, j'estime que le temps est passé trop rapidement, comme une foudre sortie soudainement des nuages. La sensation est inexplicable. D'une part, je suis heureuse d'être arrivée jusqu'à ce point, d'obtenir mon diplôme, et de pouvoir tourner la page et commencer un nouveau

chapitre dans ma vie. D'autre part, il me reste une quantité de choses que j'aurais voulu faire et pour lesquelles je n'ai pas eu le temps, ou pour dire la simple vérité, pour lesquelles je n'ai pas su créer le temps.

Dans un certain sens, j'ai des regrets. Le regret le plus important chez cette étudiante finissante spécialiste en études françaises, serait de ne pas être pas allée en échange, en France ou au Québec. Pour moi c'est un regret, mais pour vous, le lecteur, c'est une invitation à profiter de votre temps à l'université en participant à un programme échange. Non seulement, vous renforcerez votre diplôme et vous ajouterez du piquant à votre CV, mais vous reviendrez chez vous complètement changé. Une telle expérience en milieu francophone, à part d'être inoubliable, est une expérience de vie essentielle pour un apprenant de langue. Vous pourrez enrichir votre bagage linguistique, culturel et intellectuel, tout en vous amusant et peut-être en créant des relations d'amitié qui vous accompagneront toute la vie.

En bref, si l'opportunité de partir en échange frappe à votre porte, ne faites pas comme moi! Au contraire, je vous implore de l'accueillir à bras ouverts. Croyez-moi...vous ne le regretterez pas. ☺

#### **Diana STEFANESCU – Et la fatigue !!**



On se retrouve en octobre de notre quatrième et dernière année ! On revient aux études après une semaine de lecture mais on n'a pas la satisfaction d'avoir accompli tout ce qu'on aurait dû accomplir. La semaine est passée très vite et maintenant, on retourne aux cours, aux devoirs et aux tests .....on retrouve le cauchemar !

Les professeurs sont très gentils, ils veulent vraiment qu'on apprenne beaucoup; le résultat? à présent, on a beaucoup à faire... des dissertations, de petits projets, des livres à lire et des quiz pour évaluer nos connaissances. On doit encore passer plusieurs examens, rédiger des dissertations, présenter des exposés, et pour beaucoup d'entre nous, remplir les formulaires de demande aux programmes d'études supérieurs.... Cela suffit ? N'oubliez pas qu'en outre, certains doivent travailler du vendredi au dimanche pour payer le prêt OSAP afin d'éviter de payer les intérêts (taux de 16% par mois!) qui seraient facturés. L'envie vous prend de ne

pas rembourser l'argent emprunté sous le régime OSAP!!! Idée intrigante, n'est ce pas ?

Vous n'étiez pas au courant de ce règlement ? Laissez-moi vous l'expliquer. Les gens qui travaillent pour OSAP appellent cette période de six mois une « période de grâce ». Peut-être que vous connaissez cette expression ?! À la banque cela veut dire une période pendant laquelle on n'a pas à payer les intérêts sur le prêt. On ne comprend pas la « logique OSAP », mais on doit l'accepter. Comment peut-on être dans une situation ainsi pénible ? Je me trouve dans cette situation parce que je veux finir mes études en quatre ans. Mais je voudrais aussi payer mes dettes.

Maintenant je me retrouve au mois de février... c'est fini, j'ai déjà payé mon OSAP et, j'attends la fin...la fin de mars, la fin de l'année scolaire, la fin de ma quatrième et dernière année à l'université York.

#### **Brendon BEST : Et le stress...**



Comment tout affronter? Moi je ne peux plus. Aie Aie Aie !!! Être étudiant international, c'est toujours un casse-tête! Comment payer les frais exorbitants que coûtent ces études à la fac ? Moi Je paie 16,000\$ CDN par an, trois fois plus que les Canadiens ! Pas très importante cette différence, pas grand-chose ! Oh j'ai oublié, ce chiffre représente les frais de scolarité seulement ! Heureusement, je suis «don» en résidence ; cela ne veut pas dire que je reçois un salaire mais au moins je suis logé, mais il faut dire que cela me coûte ..... au lieu de dollars, je verse de mon temps et de mon énergie!

Très exigeant ce poste de «don», car le job exige que je fasse de temps à temps des nuits blanches! Blanches ... dis-je ? Blanches aussi sont toutes les formules de demande que je dois remplir, pour des postes, pour des études supérieures et blanc aussi est l'écran devant moi. En raison de ne pas être Canadien, il me faut obtenir un permis de travail, mais pour le procurer, il faut payer les frais de demande d'application montant jusqu'à 550 \$. Mais m'explique-t-on gentiment, je dois tout simplement économiser une bonne partie de mon salaire pour trois mois et puis j'aurai le fric nécessaire. Et n'oubliez pas que je travaille en plus ! Quinze heures de travail par semaine, heures qui s'ajoutent à mon

horaire de cours de seulement 20 heures par semaine ! Prochainement je partirai de York mais oh cela s'ouvre sur une autre avenue de soucis ! Logement ! Boulot pour pouvoir gagner ma croute ! Nouvelle assurance de santé ! Une voiture ! Vous comprendrez que j'en ai un peu marre !

### **Andreea ULEIA – Le temps s'envole**



Bonjour à tous ! Vous êtes arrivés à la page où vous trouverez tous les renseignements à propos des enjeux et tribulations qui attendent une étudiante finissante. Peut-être pensez-vous avoir finalement fini quatre (ou dans mon cas cinq) années d'école et que tout d'un coup votre vie va devenir merveilleuse. Même si ceci pouvait être vrai, il faut être réaliste devant les enjeux et les tribulations d'un/e étudiant(e) en fin de son parcours universitaire.

Je suis étudiante en ma cinquième année à l'Université York, en train de préparer mon diplôme en études françaises et simultanément le programme « concurrent » à la faculté d'éducation. Après cinq longues années de travail et de stress, j'obtiendrai un baccalauréat spécialisé en études françaises et en psychologie et aussi un baccalauréat en éducation. Je vais être complètement honnête avec vous et je vais vous dire qu'obtenir deux diplômes en même temps n'est pas aussi facile que certains veulent le faire croire. Vous allez entendre beaucoup de commentaires qu'un diplôme en études françaises et un autre en éducation ne sont rien à comparer à un diplôme en mathématiques ou en sciences, mais c'est tout à fait faux. Il faut se rappeler que tout le travail que j'ai à compléter est double, mais le temps que j'ai pour tous ces travaux n'est pas doublé, alors le café est devenu la base de mon alimentation ces dernières années.

Malheureusement, le manque du temps n'est pas le seul enjeu que j'ai abordé pendant mes cinq années à York. Maintenant, comme finissante, je dois m'assurer que mes notes soient assez bonnes pour que je puisse postuler à différents emplois. De même, comme je suis étudiante en dernière année, il faut remplir plusieurs formulaires pour la fédération des enseignants afin de pouvoir recevoir en août ma licence d'enseignement. À part tout cela, il faut que je trouve le temps de travailler sur mon CV pour l'améliorer, le mettre à jour et le soumettre aux conseils scolaires différents. Et pour couronner le

tout, il faut que je reste complètement calme pendant que j'attends la confirmation de mon obtention de diplôme. J'ai hâte de recevoir le message: *vous avez rempli toutes les exigences et vous êtes admissible à l'obtention de votre diplôme*. À ce moment là, je pourrai respirer profondément et être un peu rassurée car mes efforts auront porté fruit. Mais le prochain chapitre commence déjà : suite à l'obtention de mes diplômes je dois me préoccuper de la préparation des entrevues pour mon stage et espérer obtenir un emploi.

**OUF !** Maintenant que vous avez reçu toutes les informations, vous pouvez aussi penser au futur et à tous les événements qui vous attendent à la fin de votre parcours. Un jour vous aurez tout fini... et vous constaterez comme moi que cet accomplissement est un nouveau début !!! Comme moi, vous y arriverez et vous direz à vous-même et à vos camarades : **BRAVO !**

### **Sébastien Boccaccio : Regard vers le futur**



Quand on est étudiant finissant à l'université, on a besoin de penser à son avenir. Pour moi, il s'agit de trouver un bon métier qui pourra m'apporter un certain plaisir et de la satisfaction. Je constate que trouver un métier qui nous convient peut être difficile, et quelquefois, un diplôme universitaire n'est pas assez (on l'aura vu avec Anna Sam qui a quand même appris à se servir de sa caisse comme tremplin dans la carrière d'auteur --- pas mal du tout !).

Moi, je voudrais devenir professeur d'école primaire ou secondaire. Pour entrer dans le métier de professeur, il faut remplir, et ce, de nombreuses fois, de longues formules de demande aux instituts universitaires de formation des maîtres. Il faut consacrer beaucoup de temps à ces demandes durant la dernière année d'étude si l'on veut atteindre ce but. Le conseil le plus important que je peux vous donner à propos de ces formulaires de demande c'est de s'y prendre bien à l'avance et de bien gérer son temps entre les études et les formulaires. Normalement, les dates limites pour faire la demande est à la fin du premier semestre, --- ah oui, en plein milieu des examens !! Cela est encore une très bonne raison d'être bien organisé parce que les études et les projets d'avenir sont tous les deux d'importance égale à cette conjoncture de la vie.

## Tribulations des apprenants du français

*Nous sommes tous des apprenants de la langue française; nous avons tous eu une préparation antérieure différente et par conséquent, nous sommes à différents niveaux d'aisance et de facilité. Nous faisons face, chacun et chacune à des défis importants; c'est au sujet de nos défis que nous avons choisi de réfléchir dans les textes qui suivent et dans lesquels vous allez peut-être vous retrouver.....*

### **Nicole SIMONIAN – Hein ? - apprendre le français pour rester en bonne forme ?**



En étudiant le français, on doit comprendre d'emblée quelques détails fondamentaux. Le plus important est que chaque étudiant/e ait accès à une bonne grammaire de référence et aussi à un bon dictionnaire car on va apprendre tous les temps verbaux et plein de nouveau vocabulaire. Il faut aussi aimer la marche et la course parce que les cours de français ne se donnent pas tous dans le même édifice, ils se donnent dans différents lieux et les étudiants doivent se déplacer. La plupart du temps, après un cours dans l'édifice Ross, on trouve que le prochain cours se donne dans une salle de l'édifice Calumet, ; pour y arriver il faut être prêt à marcher rapidement d'un endroit à l'autre en espérant que le premier cours ne se termine pas en retard et que le deuxième ne débute pas par un test car on n'a qu'une dizaine de minutes. Les édifices ne semblent pas très loin l'un de l'autre, mais durant l'hiver, on vous recommande un manteau chaud, des bottes, et bien sûr, la tuque et les célèbres mitaines rouges des Jeux Olympiques.

Mais ce n'est pas seulement la forme physique qui se maintient .... On fera aussi des activités de conditionnement en lecture. Du côté littérature, on lit un minimum de deux textes (romans, pièces de théâtre, etc) chaque semaine. Et il ne suffit point de lire le résumé sur internet ; on s'attend à beaucoup plus de détails lors des tests. De l'autre côté, si on étudie la linguistique, il faut apprécier la verdure de la nature, car vous allez construire une véritable forêt d'arbres linguistiques ! Enfin, vous allez être chanceux car la plupart des professeurs français sont très gentils et vu que les classes sont petites (surtout en comparaison avec les autres cours

à l'université York), vos professeurs vont connaître et il vous sera beaucoup plus facile de leur parler.

### **Aida DAKRAN – Défis ...du grammaire? .. de la grammaire? Zut! Est-ce masculin ou féminin?**



En apprenant une langue seconde, on découvre vite qu'il existe des plaisirs et des peines. Non seulement trouve-t-on des défis et des difficultés en ce qui concerne la prononciation et l'intonation, lorsqu'on veut s'exprimer en une langue qui n'est pas notre langue maternelle, mais en plus il existe d'autres obstacles de compréhension et d'expression écrite. En fait, pour l'apprenant d'une langue seconde, la prononciation et la facilité de parole ne sont pas nécessairement les plus grands problèmes.

À mon avis, l'obstacle majeur serait de commencer à « penser » dans la langue seconde. Il est indispensable de se mettre complètement dans les diverses traditions de la langue cible, c'est-à-dire la pensée, la culture, l'histoire. On s'habitue à fonctionner selon la mentalité de la langue que l'on est en train d'étudier que ce soit le français, l'anglais, l'espagnol ou n'importe quelle autre langue. Après qu'on aura bien établi cette base, ce que j'appelle la « mentalité », ce qui pose problème est la grammaire. Un des plus grands problèmes est de savoir quand utiliser les différents temps verbaux. Les temps verbaux qui existent dans la langue française sont spécifiques en ce qui concerne leur usage. Par exemple, en utilisant le « si » hypothétique, l'étudiant doit comprendre et respecter certaines règles. Ceci constitue une sérieuse complication parce qu'il est déjà assez difficile d'apprendre les règles par cœur, mais d'autant plus pénible de s'habituer à les utiliser à bon escient et au bon moment.

En fait, ces fameuses règles de grammaire qui existent dans chaque langue, faut-il les apprendre par cœur ? Moi je dirai non, une meilleure approche serait de les comprendre. Il est extrêmement important de comprendre une règle, une expression, un usage pour être capable de savoir comment et dans quel contexte y avoir recours. On est mis à l'épreuve au moment où on doit expliquer ce qu'on a appris. Si on ne peut pas le faire, on n'a rien appris tout simplement parce qu'on dit exactement ce que donne le livre ; cependant, en pouvant reformuler une règle, et en créant nos propres exemples, on peut dire, avec confiance, qu'on a bien compris et qu'on a ajouté tel ou tel élément à notre bagage.

Un autre défi en grammaire est de comprendre quand faire des accords de genre et de nombre. Par exemple, en français, comme on le sait déjà, chaque adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il appartient, mais quelquefois, il existe des exceptions. Les exceptions aux règles sont les éléments qui rendent la grammaire française déroutante, mais ce qui la rend pire que déroutante est le cas des exceptions aux exceptions ! La seule façon d'apprendre ces exceptions est de les trouver en écrivant des dissertations et en lisant des textes parce qu'on peut analyser l'usage et apprécier la raison d'être de l'exception.

Les règles qui nous guident lorsqu'on écrit un texte semblent être plus faciles, mais elles aussi peuvent devenir plus déroutantes qu'on ne pense ; par exemple, il faut constamment faire la différence entre « a » et « à » ; entre « et » et « est » ; entre « de les » et « des ». Au début, ces distinctions semblent faciles à comprendre, mais par la suite on se rend compte que ce n'est pas toujours qu'il faut contracter « de les » en « des ». Quand on ne comprend pas instinctivement ces différences, la chose la plus utile est de se demander : « qu'est-ce que je veux dire ici ? » et en analysant le texte en question, on arrive à trouver la bonne réponse. Il suffit de savoir les pièges dans lesquels on tombe habituellement.

Le français n'étant pas la langue maternelle de la plupart des étudiants, il n'est pas facile, bien sûr, de toujours faire les progrès désirés. Malgré tout, si le but est de parler couramment, avec aisance et une certaine éloquence, il faut s'aventurer et se mettre à l'épreuve pour voir si on possède comme il faut les règles grammaticales. Ceci dit, pour nous, les étudiants, notre destination est de parler la langue française et la seule façon d'y arriver, est de pratiquer constamment et de toujours garder une attitude optimiste.

## Angela LARocca – Euh... quoi dire? Quoi écrire?



Etre une étudiante qui ne parle pas français en dehors de la classe peut poser des problèmes. Je pense que ceux qui étudient le français, ou une autre langue qui n'est pas leur langue maternelle, peuvent avoir des difficultés avec l'apprentissage de la langue seconde. On est toujours prêt à pratiquer les règles en espérant savoir quand on doit mettre en œuvre ces règles, mais on sous-estime exactement combien de temps cela va nous prendre pour bien apprendre une deuxième langue.

Selon mon expérience personnelle, j'ai observé qu'on doit pratiquer à l'oral et à l'écrit pour bien acquérir une langue, particulièrement le français. Mais comment ? On peut écouter la radio et regarder la télévision pour former l'oreille, mais est-ce que cela suffit ? Selon moi, non ! Je pense qu'il est absolument nécessaire d'être complètement immergé dans la langue et dans la culture française pour maîtriser l'art de la langue ! Se retrouver au milieu de gens qui parlent constamment le français, être privé d'avoir recours à l'anglais, tout cela nous aidera beaucoup avec le français oral et notre capacité de parler spontanément.

Cependant, même si cette approche nous aide à maîtriser le français oral, notre maîtrise de l'expression écrite va souffrir ! Pourquoi ? D'abord, il y a un monde de différence entre le français écrit et le français oral. En général, les Français raccourcissent leurs expressions, en coupant des phrases et en éliminant certaines paroles. Pourtant, tous ces changements ne sont pas évidents en français écrit car les règles de grammaire ne permettent pas ce type d'informalité quand on écrit. Un étudiant peut devenir troublé par cette différence qui, par conséquent, peut devenir un obstacle dans son apprentissage de la langue française.

Selon moi, la solution à tous ces empêchements de l'apprentissage de la langue française peut être réduite à une seule chose : le temps. Les étudiants ont besoin de temps pour pratiquer le français écrit et le français oral. Même si on va à l'étranger pour maîtriser le français, il faut du temps pour tout absorber et pour améliorer notre connaissance de la langue française.

**Jean Carlo CEDRONE – Des trucs pour ne pas  
« perdre son latin »**



Depuis ma première année à l'école élémentaire jusqu'à la fin du secondaire, j'ai fréquenté des écoles entièrement francophones. C'est-à-dire que j'ai vraiment étudié la grammaire et la littérature à un niveau approfondi. Malheureusement, depuis le début de mon séjour universitaire, j'étudie le commerce en anglais donc je ne pratique pas mes habiletés en français aussi souvent. J'ai découvert qu'il y a énormément de travail à faire lorsque l'on étudie au niveau universitaire, peu importe le programme qu'on a choisi. Il est facile de devenir tellement préoccupé qu'on ne peut pas consacrer le temps nécessaire pour « conserver » son français. Hélas!

Heureusement que je me suis trouvé quelques trucs qui m'aident à pratiquer ma langue de façon quotidienne et j'aimerais les partager avec vous. En premier lieu, j'ai changé la « page d'accueil » de mon ordinateur. Je suis un amateur de sport alors chaque fois que j'ouvre une fenêtre de *Windows Explorer*, j'ai la page d'accueil de *RDS* (l'équivalent francophone de *TSN*) devant moi! Justement, je suis forcé de lire davantage en français et je suis très intéressé par le contenu. De plus, je suis capable de programmer ma télévision de changer de chaîne lors des nouvelles. Je dois avouer que je ne regarde pas les émissions francophones chaque jour, toutefois, le service qui est offert est un outil qui me rappelle qu'il y a d'excellents programmes qui sont à ma disposition. Finalement, lorsque je suis avec mes amis dans un lieu public et nous parlons des sujets « tabous », comme le font tous les étudiants de notre âge, nous parlons en français pour que ceux qui nous entourent ne nous comprennent pas. À première vue, c'est une stratégie un peu dissimulante. Le justificatif : -- il faut pratiquer son français le plus possible!

Lors des derniers cours de français que j'ai suivis, j'appréciais le format des discussions en classe où nous étions souvent forcés de parler spontanément en français. Néanmoins, il faut aussi faire l'effort en dehors de la salle de classe. Dans quelques années, il n'y aura pas de professeurs qui nous forceront à pratiquer la langue alors il faut avoir l'habitude de prendre l'initiative dès aujourd'hui!

**Daniela HERCE – Est-on vraiment bilingue ?**



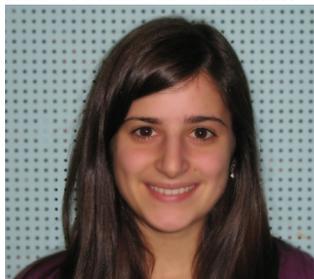
Récemment, je suis allée à Montréal avec mon copain qui est anglophone. Ce voyage m'a beaucoup fait réfléchir. Voici pourquoi : en partant de Montréal pour retourner à Toronto, on s'est arrêté chez McDonald's pour manger. J'ai dit à mon copain ce que je voulais prendre, et il est allé commander la nourriture pendant que je l'attendais dans l'auto. Quand il est revenu, il avait l'air un peu frustré, et j'ai remarqué que le repas qu'il m'a donné ne correspondait pas à celui que j'avais commandé. Il m'a dit « Tu aurais dû aller commander, car la caissière ne parlait pas anglais. »

La première réflexion que j'ai eue était : « *On vit au Canada, ceci ne devrait pas être un problème, tout le monde devrait connaître l'anglais.* » La deuxième pensée que j'ai eue était : « *Il y a deux langues officielles au Canada, donc, mon copain devrait lui aussi être capable de s'exprimer en français.* »

J'ai trouvé bizarre qu'il y ait au Québec des personnes qui ne parlent pas l'anglais; mais pourquoi est-ce que je ne suis pas choquée qu'il y ait encore moins de personnes en Ontario qui parlent français? Maintenant je comprends la frustration des Franco-Ontariens quand ils n'ont pas accès à des services disponibles en français même si officiellement ils y ont droit.

Je pense que toutes les écoles au Canada devraient être des écoles d'immersion : la moitié du jour serait en anglais, et l'autre moitié en français. Même si les écoles primaires et secondaires en Ontario enseignent le français, je ne pense pas qu'elles offrent suffisamment de formation en français. Cela est évident car aucune personne ontarienne que je connaisse qui n'ait pas étudié le français à l'université et qui ne soit pas francophone, ne connaît un seul mot de la langue française sauf « bonjour » et « au revoir ». Je cite l'exemple de mon copain : il a eu la même éducation pré-universitaire que moi, mais il ne comprend ni parle le français. Je trouve que c'est un problème dans un pays comme le Canada qui prétend avoir avec deux langues officielles.

**Julia SIMONELLI**  
**Nos rêves et comment les réaliser**



Le but d'une formation en Études françaises est d'assurer une maîtrise complète de la langue écrite et orale. Cependant, ceci ne correspond pas toujours à la réalité. Pour un étudiant anglophone qui étudie le français comme langue seconde, il est très difficile de maîtriser la langue orale quand on vit dans un milieu majoritairement anglais. Un étudiant anglophone typique ne parle français que dans ses classes de français tandis que tous les autres aspects de sa vie se déroulent en anglais. Donc, quand il est temps de socialiser en français, on trouve qu'il est très difficile d'avoir une conversation spontanée et non-académique sans dire beaucoup trop souvent « uhhh » ou sans insérer des mots anglais ici et là. Dans d'autres cas, quand on parle à un Québécois avec son français rapide, on pense qu'il parle une langue totalement différente.

Donc, j'aimerais recommander des émissions et des stratégies que je trouve utiles pour améliorer et enrichir son français oral et le rendre beaucoup plus naturel et spontané. Premièrement, il est indispensable de parler en français avec ses camarades de classe. On veut tous améliorer notre français, alors pourquoi ne pas le faire avec ceux qui sont dans le même programme que nous ?

On peut aussi faire un effort de s'immerger dans les médias français. On regarde tous la télé et on écoute la radio, alors pourquoi ne pas le faire en français ? Le site web de Radio Canada est excellent car il contient un peu de tout et annonce de belles possibilités. On peut y trouver des émissions de radio et de télévision, les nouvelles quotidiennes ainsi que les « zones » qui ont une variété d'articles et d'émissions sur des sujets comme la musique, les sports et la jeunesse. Il y a plein d'informations sur la culture française, et en écoutant les émissions dans un français canadien, on va améliorer son français tout en s'amusant --- c'est presque de l'apprentissage par osmose ! On peut aussi visionner des films en français avec des sous-titres anglais qui vont fournir ce qu'on n'aura pas compris. L'essentiel c'est qu'on entend le français parlé dans un contexte naturel !

On est toujours connecté à nos téléphones et à nos ordinateurs, alors pourquoi pas changer la langue sur nos cellulaires et nos navigateurs web au

français ? De cette manière, on peut apprendre et s'habituer à la terminologie en français.

En plus, n'oublions pas l'existence de divers programmes gouvernementaux qui ont comme but d'envoyer des étudiants comme nous à des endroits francophones pour apprendre le français. Par exemple, le programme Explore Canada est un cours payé par le gouvernement, d'une durée de 5 semaines à une institution française au Québec. Je crois que c'est une expérience à laquelle chaque apprenant de la langue française devrait participer. De telles expériences sont indispensables à l'apprentissage du français car le contexte impose le français, et on est continuellement entouré de la langue qu'on absorbe sans même s'en rendre compte. De cette manière, on apprend le français beaucoup plus vite que et on comprend avec beaucoup de facilité ceux qui parlent français comme langue maternelle.

Après avoir bénéficié des initiatives et des stratégies mentionnées, on émergera de notre programme d'études avec plus de confiance en nos habiletés.

**Amrish MANNA – Sous le « choc de l'effort »**



Apprendre le français risque de ne pas plaire à tout le monde. En sortant du lycée on a énormément de confiance en soi vu qu'on a réussi au programme de français. Cependant, voilà, tout ce que vous avez entendu à propos de l'université est malheureusement vrai. Finir avec une moyenne élevée n'est pas de la tarte et pour les apprenants du français, je ne pense pas que la tâche soit plus facile. On dit souvent que « *c'est en forgeant qu'on devient forgeron* » mais soyons franc ; il est presque impossible de pratiquer son français en dehors des classes. C'est pour cela que j'ai mis au point une petite liste pour l'apprentissage du français à l'université.

Premièrement, pour que vous soyez familier avec le concept de "effort shock." Je vais faire une analogie. Vous voulez acheter une nouvelle télé. Vous y pensez très fort et estimez qu'un prix raisonnable est 600 \$. Ceci dit, pour être prudent,

vous y ajoutez même une marge d'erreur; vous être maintenant prêt à payer 750\$. Toutefois, lorsque vous entrez dans le salon électroménager, vous découvrez que votre télé coûtera 1000 \$. Donc vous ne l'achetez pas. Ce scénario représente la notion de "*price shock*"; vous être tellement choqué par le prix que vous revenez les mains vides. *L'effort shock*, c'est à peu près la même chose. Vous voulez accomplir quelque chose, mais quand vous essayez, vous découvrez que cela exige plus d'effort que prévu. Très souvent, on baisse les bras au lieu de trouver de l'aide et des façons de se motiver. Un exemple classique est le régime abandonné.

Pour vous donner une idée plus concrète, voici le chiffre magique: 10,000 ! Des scientifiques ont calculé qu'il faut environ 10,000 heures pour devenir expert d'une matière. Que ce soit de jouer au basketball ou d'apprendre une langue, pour être expert, il vous faudra 10,000 heures de travail ; c'est à dire cinq ans si vous le faites à temps plein. Il est vrai que ce n'est pas tout le monde qui veuille être un expert, mais c'était juste pour vous illustrer le travail requis. A présent, revenons à notre liste. Celle dernière est divisée en deux partis :

**1) Pour développer une bonne technique de base:**

- a) Lire tout ce qui vous a été remis en temps propice et essayer de le comprendre et de le retenir ;
- b) Réviser les notes prises en classe, essayer de voir le fil conducteur du programme ;
- c) Si possible, prendre plus qu'un seul cours en français ;

**2) Pour développer de bons instincts :**

- a) Trouver quelqu'un avec qui pratiquer. N.B. cette personne doit aussi corriger vos fautes ;
- b) Regarder/écouter divers médias en français ;
- c) Partir en échange/immersion et surtout garder contact pour continuer la pratique.

Cette liste n'aidera pas de la même manière ceux qui apprennent le français et ceux qui ont acquis le français. L'explication est simple. Ceux qui apprennent le français ont une technique de base, tandis que ceux qui ont acquis le français se fient plutôt à l'instinct. C'est pour cela que certaines fois, un francophone n'arrive pas à expliquer sa réponse, même s'il a raison. Il connaît la bonne réponse instinctivement ; et l'instinct ne s'enseigne pas. Donc, pour quelqu'un qui se fie à son instinct, il trouvera plus de bénéfice s'il améliore sa technique et ses connaissances de base. De la même manière, quelqu'un qui se fie à sa technique de base trouvera plus de bénéfice s'il améliore son instinct ; il pourra comprendre le pourquoi des choses ce qui compte bien sûr, et il pourra aussi communiquer sur le vif et naturellement, ce qui compte également. En conclusion, il faut mentionner que le conseil le plus sage qu'on puisse donner est de ne pas être trop timide pour demander de l'aide.

**Loïc LAWSON**

**Le locuteur natif cultive son jardin**



Tout d'abord, je dois vous expliquer que, à mon avis, je suis un peu un cas particulier vu que je suis Français. La langue française est donc ma langue maternelle. Si vous me permettez une comparaison, je vous dirai que mon jardin est très fleuri, c'est en fait une culture tropicale sous serre au beau milieu du climat continental canadien. Je vis à Toronto depuis maintenant sept ans et je n'ai plus assez souvent l'occasion de parler ma langue ; il en résulte que mon jardin est exposé aux éléments.

Bien que je sois assez vigilant et que je résiste tant que je peux à l'influence nord-américaine. Tout de même, il arrive en été que quelques abeilles s'infiltrent dans ma serre pour y déposer des graines parasites qui font pousser des pissenlits responsables de mes fautes d'anglicismes. Je dois quand même avouer que quelques fois, ces abeilles me font de belles surprises quand je constate que de quelques-unes de ces graines fleurissent des orchidées. Ces dernières enrichissent mon jardin de façon exotique. Une de mes orchidées est par exemple le mot « *péripatéticienne* » que j'ai appris en visionnant des émissions francophones locales.

L'hiver s'avère plus difficile car trop souvent, de vilains raton-laveurs et écureuils engraisés par la malbouffe, ainsi que des caribous, tentent de pénétrer dans mon jardin pour y rester au chaud, pour abimer mes iris, mes marguerites et pour brouter mon gazon type pâturage des prés ; aucune pitié ! Devrais-je extirper et même jeter dehors toutes ces expressions franco-ontariennes et québécoises toutes faites comme « *Je t'ai appelé tantôt ; j'men calice ; tu viens-tu ? ; je m'en vais magasiner etc.* ». Parfois trop préoccupé à faire le guet, j'oublie de prendre soin de mes bougainvilliers qui se fanent au premier courant d'air, d'où mes trous de mémoire et j'oublie des expressions que je n'ai plus l'habitude d'utiliser. Je constate que le cours de français FR 4090 me donne suffisamment d'engrais pour acclimater mon jardin et pour me permettre de récupérer ce que j'avais déjà tout en y ajoutant de nouvelles espèces.

## Tribulations de la vie contemporaine

**Khedidja BENNACER**  
**Gérer le temps**



Les exigences et les demandes incessantes de notre entourage, que ce soit au travail ou à la maison, sont nombreuses et accaparantes, ce qui constitue un fardeau énorme. Nos responsabilités contrôlent la qualité de la vie. Plus de la moitié de la journée passée au travail, et là encore, c'est si on a la chance d'avoir un emploi pendant le jour et non pas la nuit. On n'a pas assez de temps pour soi ni pour socialiser. Voilà, à mon avis, ce qui rend la plupart d'entre nous stressés et aux prises avec des sentiments de culpabilité.

On dirait que les heures de la journée ne suffisent pas à couvrir toutes nos tâches quotidiennes. La plupart des gens travaillent entre 8 à 12 heures par jour. On a l'impression de toujours courir. On court en essayant de s'acquitter de toutes ses responsabilités, qui ne finissent jamais. Le temps libre se fait rare, surtout que nos fins de semaines sont souvent aussi remplies que nos semaines. Et le scénario se répète avec tout le monde, partout et tout le temps. Avoir un peu de repos est devenu la plus importante chose à souhaiter pour nous tous sans exception.

Nous sommes incapables de diriger ou de contrôler la vie, ce qui nous met dans des situations qui laissent à désirer. On se sent coupable envers soi-même et envers nos proches, nos amis tout comme les membres de la famille. Bien sûr, à force de répondre aux exigences des autres, on finit par oublier de tenir compte de nos propres besoins. A long terme, on finit par ne plus savoir qui l'on est. Pire encore, on pourrait sentir de l'égoïsme si jamais on a une petite pensée ou un petit désir juste pour soi.

Finalement, la grande question : comment arriver à maintenir un bon équilibre pour être en bonne santé et avoir une vie sociale ? Est-ce vraiment le manque de temps ou bien est-ce une affaire d'organisation et de savoir quelles sont nos priorités dans la vie ? La réponse m'échappe durant ces dernières semaines de semestre.... J'aimerais bien que ce soit une simple affaire d'organisation mais mon petit doigt me dit que la question est probablement bien plus complexe.

**Christie BOUQUET** –  
**La tentation du piratage sur Internet**



Dans ma classe de quatrième année (FR 4090), j'ai lu un article sur le site de Radio Canada qui aborde un phénomène qui existe partout dans le monde : le piratage sur internet. Je pense que cela est absolument l'une des plus grandes tribulations de la vie contemporaine. Il est évident que le piratage sur internet est devenu banal dans notre société. Presque tout le monde télécharge de la musique et des films malgré les nouvelles lois qui ont été mise en place par le gouvernement face à l'envergure de ce problème.

Aujourd'hui, avec les réseaux Point à Point, le téléchargement de fichiers de musique et de films devient un phénomène mondial. Chaque minute, des millions de fichiers sont téléchargés. Par conséquent, le piratage affecte un grand nombre d'industries, y compris l'industrie de la musique et du cinéma. Aux États-Unis, le Recording Industry Association of America (RIAA) a poursuivi plus de mille internautes qui téléchargent illégalement de la musique ou des films au cours d'un an. D'un autre côté, il existe aussi des organisations comme Electronic Frontier Foundation, qui aident les consommateurs face aux industries

culturelles qui essayent de mettre fin au téléchargement de la musique et des films. À cause du piratage sur internet, l'industrie de la musique a largement souffert. Entre septembre 2002 et septembre 2003, les ventes de CD ont chuté de 12.7%. Il est évident que l'industrie perd beaucoup d'argent au piratage. Pour éviter l'effondrement du marché de la distribution, l'industrie de la musique commence à vendre des pièces musicales à l'unité, pour 99 cents.

Malheureusement, l'industrie de la musique n'est pas la seule industrie à avoir subi les conséquences du phénomène du téléchargement. L'industrie du cinéma est aussi une victime du piratage car 600,000 films sont téléchargés chaque jour. Malgré cela, Hollywood n'a pas encore choisi de poursuivre les internautes qui téléchargent des films sur internet. De plus, la télévision et la téléphonie sont aussi des victimes des changements technologiques car de plus en plus de gens ont l'option de regarder la télévision ou d'utiliser le téléphone par internet. Il est alors évident que le phénomène du téléchargement ainsi que les avances technologiques sont responsables du bouleversement des modèles d'affaires pour ces grandes industries.

Malgré les grands efforts de la part des industries, je ne pense pas que le piratage puisse être éliminé. Pour l'instant, les grandes industries ne pourront pas échapper aux conséquences des changements technologiques qui sont présents dans notre société.

**Stéphanie DI IANNI –  
Être «facebookien/ne»**



J'ai lu récemment dans *l'Express* de Toronto, un article qui s'intitulait

« Des Néologismes : Facebookiens »  
<http://www.lexpress.to/archives/4564/>

Cet article m'a beaucoup intéressée parce que l'internet me fascine depuis toujours, surtout le phénomène Facebook. Je me suis inscrite à Facebook en 2005 quand j'étais en première année à York. Au moment de sa naissance aux Etats-Unis, Facebook était déjà une idée intéressante mais aujourd'hui, c'est l'évolution de Facebook qui s'avère le phénomène le plus fascinant. Cet article explique que Facebook a beaucoup changé depuis son origine et que sa culture continue à entraîner des changements dans la vie contemporaine. J'ai été frappée par la remarque que Facebook est même en train de modifier notre langue ; ce n'est pas un sujet de badinage car la langue ancre une identité donc cela en dit long sur notre société si on accepte de nouveaux mots créés par Facebook. Accepter l'intégration de nouveaux mots est accepter des modifications à notre culture et au tissu de nos relations sociales.

L'article me fascine parce que j'adore les langues et j'aime beaucoup l'idée que la culture populaire peut changer la langue d'une société. Comme le dit l'article, le verbe « *to unfriend* » est devenu « le mot de l'année 2009 ». Et que faire de cette notion en français ? Va-t-on avoir recours à « *désamir* ? ou *désamifier* ? ou *désamitier* ? ». L'évolution d'une langue est un sujet aussi fascinant que le phénomène Facebook, surtout aujourd'hui à cause de leur impact mutuel. L'article nous fait remarquer que « le mot de l'année 2005 » était « *podcast* », qui est un autre mot intégré par la technologie de « iTunes ».

Sur le plan culturel, on est obsédé par Facebook ; c'est un aspect un peu superficiel de notre société mais presque tout le monde a un compte Facebook. Je pense que pour la plupart, les gens l'utilisent comme un vrai réseautage social mais je crois aussi que les gens aiment se présenter en vedette et Facebook leur donne cette occasion. Avec Facebook on peut créer une identité virtuelle, qui peut s'éloigner de la vérité, mais qui le saurait ? Cet article touche à un sujet qui mérite d'être exploré parce que les implications pour notre culture et pour notre vie sociale pourraient être importantes et même très graves. Notre société est déjà obsédée par le superficiel (des vêtements, des vedettes et la beauté) mais n'est-il pas vrai que Facebook risque d'aggraver cette situation ? Après avoir lu cet article, je crois qu'on le saurait dans un avenir assez proche.

Xanthi PHARDIS

« Est-ce que Google nous rend idiot? »



<http://www.internetactu.net/2009/01/23/nicolas-carr-est-ce-que-google-nous-rend-idiot/>

«Est-ce que Google nous rend idiot? » ; voici la question à laquelle j'aimerais tenter de donner une réponse approfondie. L'article en question (lien indiqué ci-dessus), écrit par Nicolas Carr en janvier 2009, fait appel à notre intellect et notre capacité de comprendre et d'absorber ce que nous lisons sur l'Internet, en particulier sur Google.

En ce qui me concerne, Nicolas Carr me convainc et me persuade toute simplement en posant cette question rhétorique parce que tout de suite, je pense à moi-même, à mon intelligence et à ma capacité de retenir des informations données sur l'Internet. Par ailleurs, la manière dont Nicolas Carr a écrit cet article est claire et persuasive. Il utilise la logique et la rhétorique pour attirer mon attention sur ce sujet. Pour la logique il utilise beaucoup d'exemples concrets pour appuyer son argument. Par exemple, il parle du philosophe Platon et du théoricien des média Marshall McLuhan pour me convaincre que les internautes ont tendance à "arrêter de faire travailler leur mémoire et devenir oublieux". Ensuite, Carr a un style unique et il exploite bien la comparaison verbale. Prenons l'exemple suivant : « *Auparavant, j'étais un plongeur dans une mer de mots. Désormais, je fends la surface comme un pilote de jet ski.* » Cette métaphore constate une réalité de manière saisissante : puisqu'il y a un surplus d'information sur l'Internet, nous sommes accoutumées à effleurer le message complet.

J'avoue que oui, sans doute, Google me rend idiot car pendant ma carrière à l'université, lorsque j'ai une dissertation de recherche à écrire, je commence à naviguer sur le web et j'évite, autant que possible, les grandes bibliothèques avec leurs livres interminables. Mais inévitablement, à cause des liens omniprésents, je deviens vite accablée et frustrée, et pire encore, j'ai mal aux yeux à cause de toutes les couleurs et lumières sur l'écran. Par conséquent, je conclus qu'il faut que je fasse mes prochaines recherches d'abord à la bibliothèque, et puis, si nécessaire, je me permettrai de surfer sur Google. Est-ce que j'ai lu cet article cinq années trop tard, en fin de mon parcours? Ou suis-je chanceuse de l'avoir trouvé en ce moment, ce qui me pousse à évaluer le rôle de l'internet dans le développement de mon intelligence?

Ulrich TÊTE BENISSAN

Et les loisirs?



Entre les études et les loisirs, la tension est inévitable. Les études exigent une concentration impérative et les loisirs font une inéluctable promotion de la distraction, de la récréation et du plaisir ; c'est un épanouissement d'une nature plus libre qui s'oriente vers des domaines qui n'ont pas tout à fait une dimension éducative.

Tous les étudiants veulent maintenir une bonne moyenne générale et en même temps profiter de nombreux loisirs disponibles à leur groupe d'âge et indispensables à leur épanouissement personnel. Cependant, l'assiduité en cours et l'effort de l'étudiant à sérieusement se mettre au travail, exigent une certaine discipline qui demande forcément la réduction ou la disparition complète des loisirs. Ainsi, beaucoup d'étudiants se retrouvent avec des emplois du temps chargés sans qu'ils puissent trouver le temps d'aller boire un verre

avec des amis, profiter des soirées étudiantes ou encore participer à des activités sportives.

Le temps fait défaut. On a l'impression qu'il n'y a pas assez d'heures dans une journée pour assister à un cours de trois heures, prendre une pause, passer à la cantine avant de courir à la bibliothèque, faire des recherches, et ensuite assister à un autre cours. Retenons que le calendrier des cours ne respecte pas la disponibilité de l'étudiant mais c'est plutôt ce dernier qui doit s'assurer d'être libre pour aller en cours. Nombreux sont alors les étudiants qui ont des conflits de programmes. On peut avoir cours à l'heure où les amis sortent le soir ou abruptement à l'heure du déjeuner.

Même le weekend est chargé pour les étudiants : à peine le temps de se remettre du stress de la semaine et reposer la matière grise des tas d'informations enregistrées en cours et aussitôt, on doit recommencer. Il faut surtout s'assurer de faire les devoirs de maison, débiter les projets d'exposé, travailler sur des dissertations ou encore faire des recherches. On a envie d'oublier un peu les études et de se rafraîchir en plongeant un peu dans les explorations à travers la ville, d'aller juste se promener, de prendre l'air, de boire un verre, de s'amuser. Hélas ! une seconde de distraction pourrait coûter cher parce qu'il faut retourner aux livres et s'assurer de maîtriser le chapitre sur lequel va porter le partiel de la semaine. Il faut surtout se rappeler que le samedi soir et le dimanche soir, il faut aller bosser un peu, le temps de se faire un peu d'argent de poche. Il est navrant qu'on ne puisse pas vivre la vie d'étudiant dont on rêve, celui des cours le matin et des loisirs le soir. Au contraire, on a l'impression de mener une lutte de quatre ans qui ne demande que des sacrifices. C'est la réduction ou l'anéantissement complet des loisirs. Et ce n'est pas Facebook qui résoudra le dilemme !!

## **REMERCIEMENTS**

En guise de conclusion, on offre des remerciements aux personnes suivantes :

- Ulrich Tête Benissan de s'être occupé des photos, tâche qui faisait peur à l'enseignante;
- Julie Duneau qui avec plaisir et un beau sourire, a guidé les étudiants et a su les motiver à retravailler à plusieurs reprises leurs textes;
- Tous les étudiants du groupe qui se sont levés pour assister au cours le

mardi à 8h30 et qui plus est, se sont engagés et se sont impliqués non seulement dans les activités individuelles mais aussi dans les activités de groupe dont l'organisation de la semaine de la francophonie et la préparation de ce bulletin. Voici quelques-unes de leurs réflexions sur ce genre d'activité collective :

### **Quelques inconvénients :**

- *se voir en groupe pose des problèmes d'horaire;*
- *le recours aux messages électroniques peut créer des malentendus;*
- *le travail de groupe prend beaucoup de temps;*
- *la coordination bouffe le temps;*
- *il faut gérer le risque que les différents étudiants disent à peu près la même chose dans leurs articles;*
- *l'enseignante passe beaucoup de temps à faire des relectures;*

### **Quelques avantages :**

- *le résultat final est plus sophistiqué, plus dynamique et riche et intéressant;*
- *en accomplissant l'activité, on s'amuse beaucoup;*
- *on apprend à mieux connaître les autres, leurs centres d'intérêt, leur personnalité, leur façon de travailler;*
- *le résultat final sort à un public autre que la prof;*
- *pour faire le travail d'édition, il faut drôlement bien connaître les règles et les exceptions;*
- *on voit réellement qu'un texte s'améliore après plusieurs versions;*
- *il faut apprendre à donner du feedback utile aux autres;*
- *en relisant les textes des autres, on apprend à se relire;*
- *on finit par trouver son style individuel;*
- *on offre aux étudiants de première année une vision de leur avenir et de leurs progrès;*
- *on se rend compte que chaque personne doit gérer des angoisses, corriger des fautes et travailler les aspects stylistiques de son texte;*
- *il est satisfaisant de faire le bilan de nos études et de constater qu'on a fait des progrès au fil des années.*